

passa. Ce personnage, qui risquait ainsi sa popularité en faisant à regret une grande chose, et qui venait, pour cette même chose faite à regret, d'échanger stoïquement la veille un coup de pistolet avec lord Winchelsea, anglican fougueux, c'était Arthur Wellesley, duc de Wellington, le chef du cabinet d'alors, et aujourd'hui, comme alors, l'homme le plus illustre, le plus populaire, le plus foncièrement aristocrate, et surtout le plus heureux de l'Angleterre. Sur les armoiries du noble duc, on lit cette devise : *Virtutis fortuna comes*. Si la devise était vraie, si la vertu et le bonheur marchaient toujours de compagnie, Wellington serait énormément vertueux ; car il n'y a peut-être pas deux exemples d'une fortune aussi merveilleuse et aussi constante. Noble de fraîche date, son nom éclipsa aujourd'hui les plus grands noms des plus vieilles races normandes. Durant vingt ans de guerre, seul il peut dire que jamais défaite ou déroute ne déshonora son drapeau ; sans avoir reçu de la nature cette audace d'inspiration, ce feu sacré qui constitue le génie, il triompha du plus grand génie moderne ; sans une haute capacité politique, il accomplit en politique ce que n'avaient pu faire Pitt, Fox et Canning. Soldat heureux sous un gouvernement constitutionnel, il a eu le rare privilège de n'avoir jamais à lutter contre la défiance, l'injustice ou l'ingratitude. La reconnaissance de son pays a égalé, sinon dépassé ses services ; l'Angleterre lui a donné des palais, elle l'a gorgé de millions, elle l'a fait plus grand et plus opulent qu'un roi. Tous les souverains de l'Europe l'ont enrichi de dotations, comblé de titres, et chamarré de cordons ; il n'y a pas jusqu'à la France qui n'ait vu ce nom fatal inscrit de la main d'un descendant de Charles VII sur la liste de ses maréchaux. Ennemi juré de tout ce qui s'appelle démocratie, cet homme a eu tous les bénéfices de la popularité sans lui faire aucun sacrifice. John Bull s'est permis une ou deux fois de jeter des pierres à ses fenêtres ; il en a été quitte pour les faire griller ; et le lendemain, John Bull, qui ne saurait lui garder longtemps rancune, l'applaudissait, prêt à montrer les dents à tout audacieux qui se permettrait de médire de son héros. Dernièrement encore, vous avez vu la presse anglaise se fâcher tout rouge parce qu'une reine de dix-huit ans, dans les préoccupations bien naturelles des premiers jours de sa lune de miel, avait oublié de s'informer régulièrement de la santé du vieux et apoplectique guerrier.

Remarquons toutefois qu'il y a une véritable injustice à abuser, pour expliquer certains faits et certains hommes, de ce procédé si commode du destin. On a fait trop souvent chez nous honneur au diable des succès de lord Wellington ; gardons-nous de ce patriotisme *Chauvin* qui s'en va retroussant sa moustache, faisant ronfler le mot de Français, se donnant à lui-même un brevet de géant, et déclarant pygmée tout ce qui n'est pas lui. Cela ne vaut guère mieux que les fanfaronnades et les comparaisons ambitieuses du fameux discours de lord Brougham ; avec ce système il y a beaucoup moins de mérite à vaincre, beaucoup plus de honte à être vaincu, et nous avons assez de gloire à nous pour n'être pas si avares envers les autres.

En parcourant la carrière militaire et politique du duc de Wellington, en feuilletant ces douze volumes de dépêches qu'il a fait publier il y a deux ans, et qui embrassent l'histoire de ses campagnes dans l'Inde, en Danemark, Portugal, en Espagne et en France, on est tout d'abord frappé de cette fermeté, de cette persévérance, de cet imperturbable sang-froid qui le distinguent ; on est forcé de reconnaître que Napoléon a été très sévère, pour ne pas dire injuste, à son égard ; que si la fortune a beaucoup fait pour lui, il a su se tenir toujours à la hauteur de sa fortune, et que si ce n'est

pas là un de ces rares génies qui dominent et résument un siècle, c'est au moins un grand talent qui a légitimement gagné une bonne partie de sa gloire.

Arthur Wellesley est le troisième fils de Gérard Colley Wellesley, vicomte de Mornington, dont la famille venait d'être récemment anobli dans la personne de son père, Richard Colley Wellesley, créé baron de Mornington en 1746. Arthur naquit à Dungan-Castle, en Irlande, le 1^{er} mai 1769, dans cette année si féconde qui vit naître Napoléon, Soult, Canning, Chateaubriand, Walter-Scott et tant d'autres illustrations de tout genres. Il fut d'abord élevé en Angleterre, au collège d'Eton, et bientôt envoyé en France, à Angers, dans une école militaire qui avait alors une assez grande réputation. A dix-huit ans, en 1787, il entra au service en qualité d'enseigne. Le crédit de sa famille lui fit rapidement franchir les grades inférieurs ; en 1788 il était lieutenant, capitaine en 1791, major en 1792, et enfin lieutenant-colonel en 1794. C'est alors qu'il fit sa première campagne dans la retraite de Hollande, sous le duc d'York. Chargé du commandement d'une brigade à l'arrière-garde, il fut honorablement mentionné par le général en chef.

En 1796 il partit pour l'Inde avec son régiment, et l'année suivante, son frère aîné, lord Mornington, depuis marquis de Wellesley, ayant été nommé gouverneur-général des possessions anglaises, le jeune colonel se trouva bientôt à même d'exercer ses hautes facultés militaires dans un commandement supérieur ; la guerre venait alors d'éclater entre la Compagnie et le fameux prince indien Tippoo-Saïb. Les Anglais s'étant ménagé la coopération du *nizam* (prince) des Mahrattes, Wellesley fut placé à la tête des troupes alliées, sous le commandement en chef de sir Tarris. On raconte que dans une première et chaude affaire, à l'attaque d'un bois fortifié, ce même homme qui devait briller plus tard par son attitude froidement intrépide au milieu du danger, se montra quelque peu ému du sifflement des balles indiennes, et qu'il s'en vint dans une grande agitation apprendre à sir Harris le mauvais succès de son expédition. Les biographes anglais, qui rapportent ce fait, ont soin de rappeler l'histoire de Frédéric II fuyant le champ de bataille de Molwitz. Contentons-nous d'ajouter que dès le lendemain le jeune Wellesley, revenu de son émotion, s'empressa de réparer son échec en emportant le bois malencontreux.

Le 4 mai 1799, après un assaut des plus acharnés, les Anglais s'emparèrent de Seringapatam, la capitale du Mysore ; Tippoo-Saïb fut trouvé mort sous les décombres, et le jeune Wellesley, entré un des premiers dans la ville, fut investi des fonctions de gouverneur. L'année suivante, il défit un chef de partisans, Hondiah-Waugh, qui était venu faire une excursion sur les terres de la Compagnie, avec cinq mille hommes. Un instant il fut question de donner à sir Arthur le commandement de ce corps de troupes, parti des bords du Gange sous la conduite du général Baird, pour aller combattre les Français sur les bords du Nil ; Wellington et Bonaparte se seraient trouvés face à face quinze ans plus tôt. Une maladie grave l'empêcha de faire partie de cette expédition, qui du reste manqua son but, car elle n'arriva en Égypte qu'après l'évacuation.

La dernière grande guerre de l'Inde éclata en 1803 ; les Mahrattes orientaux se soulevèrent, dirigés par Scindiah, chef astucieux et habile, espèce d'Abd-el-Kader de l'Indostan, harcelant les Anglais, les attaquant à l'improviste, les entraînant à sa poursuite, et leur échappant toujours. Sir Arthur fut chargé de le joindre et de le combattre à tout prix. A force d'activité et de